

LES SOURCES BYZANTINES ET L'APPARITION DES HONGROIS EN EUROPE

Il arrive toujours un moment où l'historien de Byzance, de par ses études elles-mêmes, se trouve conduit vers la Hongrie ou, du moins, vers les Hongrois. En effet, les rapports entre les deux peuples, s'ils ont rarement été directs, s'ils ont généralement été distants, n'ont jamais subi de véritable interruption pendant plus de cinq siècles, c'est-à-dire depuis la fin du ix^e siècle jusqu'en 1453, date de la chute de Constantinople. C'est dire l'intérêt que présentent les sources byzantines pour l'étude de l'histoire hongroise. C'est dire aussi que cet intérêt n'a pu échapper aux historiens du Moyen Age, Hongrois ou étrangers, parmi lesquels le Professeur Gyula MORAVCSIK occupe bien évidemment une place de choix⁽¹⁾. Mais ce qui frappe c'est que, à part un certain nombre d'études de détail dont nous aurons à apprécier la valeur, souvent grande, le problème n'a jamais été, en langue française, abordé dans toute son ampleur. Peut-être est-ce une ambition trop grande que de prétendre le faire, mais on voudra bien nous la pardonner, compte tenu de l'utilité de l'entreprise. Cette façon de poser le problème fixe d'ailleurs aussi ses limites : il n'est pas question d'esquisser ici une histoire de la Hongrie au Moyen Age. Il s'agit de se limiter au point de vue byzantin et, par conséquent, les sources autres que byzantines ne seront utilisées que dans la mesure où elles permettent de recouper, de confirmer ou d'infirmer les témoignages laissés par Byzance.

La méthode veut que l'on commence par bien savoir ce dont on parle. Aussi ne devons-nous pas ignorer le problème

(1) Les ouvrages fondamentaux de Gyula MORAVCSIK sont, à cet égard, au nombre de trois : *Byzantinoturcica*, tome I : Die Byzantinischen Quellen der Geschichte der Turkvölker (Berlin, Akademie Verlag, 1958) ; *A magyar történet bizánci forrásai* (Budapest, 1934) ; et *Bizánc és a Magyarság* (Budapest, 1953).

posé par le nom des Hongrois dans les sources byzantines. Comme pour tous les peuples nouveaux qui ont successivement battu les frontières de l'empire, les Hongrois ont été désignés sous les noms les plus divers, souvent employés aussi pour nommer d'autres peuples, ce qui explique l'attribution aux Hongrois de faits étrangers à leur histoire et, réciproquement, le refus de voir les Hongrois là où ils sont manifestement. Gyula MORAVCSIK, dans un article particulièrement dense sur cette question⁽¹⁾, en arrive à la conclusion que les Byzantins ont attribué, simultanément ou successivement, trois sortes de noms aux Hongrois. Les premiers leur sont exclusivement réservés et leur emploi est relativement rare : il s'agit du vieux nom de Σάβαρτοι ἄσφαλοι dont nous reparlerons, des termes dérivés du véritable nom national (tribu Μεγέσση, Ματζαρίδες) et enfin de la série de noms constituée par le mot Ὀυγγροι et par ses variantes⁽²⁾. Il est assez remarquable que ce dernier terme ne se rencontre pas dans les premières sources byzantines spécifiquement consacrées aux Hongrois et, tout particulièrement, dans le « De Administrando Imperio » de Constantin VII Porphyrogénète. Il est vrai que Henri GRÉGOIRE, frappé par cette lacune, a voulu voir dans le mot Κάγκαρ, qui nous est d'autre part transmis par le Porphyrogénète, la déformation du mot Ὀυγγροι par un intermédiaire slave le prononçant Vongri ou Vangari (Cf. le Polonais Vengry), compliquée d'une confusion, commune du reste, entre la lettre initiale β et la lettre κ⁽³⁾. Mais il est trop évident que le terme en question désigne certaines tribus pechéniègues⁽⁴⁾ et il faut se résigner à ne voir apparaître ce nom si célèbre que dans la chronique du continuateur de Georges le Moine, dans la seconde moitié du x^e siècle⁽⁵⁾.

A cette série de noms spécifiques, les Byzantins ajoutent un ensemble de termes occasionnellement appliqués aux Hongrois mais recouvrant une réalité plus large, celle des peuples

(1) Gy. MORAVCSIK : Die Archaisierenden Namen der Ungarn in Byzanz (Byzantinische Zeitschrift, XXX, 1929-30, pp. 247-252).

(2) Gy. MORAVCSIK, *op. cit.*, p. 247.

(3) H. GRÉGOIRE : Le nom des Hongrois (Byzantion, XII, 1937, pp. 645-650), p. 649.

(4) Gy. MORAVCSIK : Byzantinoturcica, tome II (Sprachreste der Türkvolker in den byzantinischen Quellen), sub nom. Κάγκαρ et Κάβαροι.

(5) Édition Bekker, Bonn 1838, pp. 817-819. Cf. C. A. MACARTNEY, The Magyars in the Ninth Century (Cambridge, 1930), p. 130.

hunniques et turcs parmi lesquels, nous le verrons, les Hongrois sont ordinairement rangés. Ces noms, fort communs, sont essentiellement les termes Οὔννοι et Τοῦρκοι. L'un comme l'autre ont été probablement attribués aux Hongrois en raison de l'apparente communauté de mœurs de ces trois peuples cavaliers et nomades. Il va en effet de soi qu'un empire dont le destin fut d'employer successivement les services mercenaires des uns et des autres ne pouvait que faire les rapprochements imposés par leur identique manière de combattre : la chose est particulièrement visible en ce qui concerne le mot Τοῦρκοι. L'Empereur Léon VI le Sage, qui l'emploie le premier dans sa « Tactique » en l'appliquant manifestement aux Hongrois, ne fait, lorsqu'il décrit la manière de combattre de ces derniers, que transcrire, à quelques variantes près, ce que la Tactique du Pseudo-Maurice, qui date probablement de la fin du VI^e siècle, disait des Turcs authentiques⁽¹⁾. Du reste, après Constantin Porphyrogénète qui l'emploie exclusivement, ce terme semble n'avoir plus été usité que par les amateurs d'archaïsmes⁽²⁾. Cette manie, si commune à Byzance, nous amène à la dernière catégorie de noms attribués aux Hongrois : il s'agit de termes puisés dans une Antiquité plus ou moins ancienne et désignant en général des peuples dont la domination s'est temporairement étendue sur la plaine hongroise ; il en est ainsi du nom de Paeoniens (Παιόνες) que l'on trouve pour la première fois dans la biographie en vieux slave de Saint Nahum, visiblement traduite du Grec au X^e siècle⁽³⁾, ainsi que des termes de Sauromates⁽⁴⁾, Daces⁽⁵⁾, Gépides⁽⁶⁾, Mysiens⁽⁷⁾, Gètes⁽⁸⁾ et enfin Scythes, ce dernier nom étant d'ailleurs devenu à Byzance un quasi-synonyme de Barbares.

Ces quelques considérations ne se révèlent pas inutiles

(1) Gy. MORAVCSIK, La Tactique de Léon le Sage comme source historique hongroise (Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae, I, 1952, p. 178).

(2) ZONARAS (Édition de Bonn, pp. 443 et 484) se juge tenu d'expliquer que par « Τοῦρκοι » il entend « Οὔγγροι ».

(3) Gy. MORAVCSIK : Két X századi, hagiográfiai munka a magyarokról (Magyar Nyelv, 1935, pp. 17-20), p. 18 (« Ουγγρῆ Παιώνικῆ Εξέλιξ »).

(4) Michel ATTALIATE, Édition de Bonn, pp. 66, 67, 97, 98.

(5) Anne COMNÈNE, Éd. Leib, Paris 1937-1946, I, p. 115, etc., et par exemple chez Laonic CHALKOKONDYLE, Éd. Darko, Budapest 1922-1927, I, p. 68.

(6) Hierokles, Synekdemosis, Éd. Burckhardt, p. 66.

(7) Jean TZETZÈS, Chiliades, XI, vers 892.

(8) Chalkokondyle, I, p. 67.

lorsqu'on se demande à quel moment les sources byzantines commencent à parler des Hongrois. Nous savons que ce peuple qui va entrer en contact avec l'empire d'Orient et dont l'indéniable parenté avec les Ostiaks et les Voguls dénote l'origine ouralienne n'en était pas moins profondément imprégné d'éléments turcs bien avant la conquête de la plaine pannonienne, comme le révèlent les nombreux éléments turcs conservés dans les noms propres par exemple⁽¹⁾. Non seulement ce fait explique que les Byzantins aient pu d'autant plus facilement donner aux Hongrois le nom de Turcs, mais les recherches de Gy. MORAVCSIK ont prouvé que l'origine du nom même des Hongrois (Οὔγγροι) doit être recherchée dans celui des célèbres Turcs Onogurs⁽²⁾. Certes, les Onogurs ne sont pas les Hongrois, mais ils en sont l'élément constitutif dont nous trouvons le plus tôt mention dans les sources grecques. En effet, Priskos raconte comment, après la dissolution de l'empire Hun, la poussée des Avars rejeta vers le rivage septentrional de la Mer Noire les tribus turques Savirs, Saragurs, Ogurs et Onogurs, qui avaient fait partie de la « confédération » hunnique⁽³⁾. Or, n'oublions pas que, en cette moitié du v^e siècle et jusqu'au xii^e siècle, les villes byzantines comme Cherson ou Bosphoros, situées sur cette côte, étaient les foyers d'une civilisation particulièrement brillante et les points de rencontre essentiels des Byzantins et des peuples de la steppe⁽⁴⁾. Toujours selon Priskos, le premier contact de ces peuplades avec Byzance s'opère vers 463, moment où les Saragurs envoient une délégation à Constantinople pour se faire garantir les territoires occupés par eux, ce qu'ils obtiennent d'ailleurs, moyennant une alliance militaire. Certes, il s'agit ici des Saragurs, mais les Onogurs ne pouvaient être eux-mêmes éloignés des contrées de la Mer d'Azov puisque, sur l'invitation de Byzance, ils attaquaient peu de temps après le peuple des Lazes qui vivait au sud du Caucase sous la domination politique des Perses⁽⁵⁾. Du reste, peut-être possédons-nous une autre preuve de la

(1) MORAVCSIK, *Bizánc és a Magyarság*, p. 30.

(2) MORAVCSIK, *Zur Geschichte der Onoguren*. *Ungarische Jahrbücher*, X, 1930.

(3) *Excerpta de Legationibus*, Éd. de Boor, Berlin 1903, p. 586-588.

(4) Cf. par exemple A. L. ЯКОВСОН, *Византия в истории ранне-средневековой Таврики* (советск Арх. XXI, 1954, p. 159).

(5) Gy. MORAVCSIK, *Bizánc és a Magyarság*, p. 32.

présence de proto-Hongrois dans la plaine russe méridionale dès les premiers siècles de notre ère. Déjà Pline l'Ancien, dans son *Histoire Naturelle* (VI, 22), mentionne la présence, vers le Tanaïs (Don) d'un peuple appelé Spalaei, manifestement identique à celui que Jordanès signale sous le nom de Spali⁽¹⁾ et qui prend le nom de Spori chez Procope de Césarée⁽²⁾. Or, comme le montre G. VERNADSKIJ⁽³⁾, le passage de Spori à Spoli puis à Oskol est un processus slave très plausible, ce qui permet de rapprocher ce nom de peuple de celui de la rivière Oskol, affluent du Donetz, et de la tribu des Aškal que Ibn Rusta, Gardizi et Al Bakri disent séparée des Magyars par le territoire petchénegue⁽⁴⁾. En définitive, ces Aškal, qui ont laissé des traces dans la toponymie de la région turco-arménienne⁽⁵⁾, doivent être rapprochés des célèbres Sabartoi Asphaloi qui, pour Constantin Porphyrogénète⁽⁶⁾, auraient perpétué, sur le revers méridional du Caucase où ils auraient été chassés par une invasion, le nom primitif de nos futurs Hongrois. En effet, que le terme Sabartoi recouvre le nom des Turcs Savirs, personne ne le conteste guère aujourd'hui. Quant au second terme, son interprétation dans le sens indiqué permettrait peut-être de mettre cet éclatement de la future nation hongroise en relation avec les expéditions contre les Lazès que nous avons mentionnées plus haut. Disons donc que les témoignages les plus anciens de l'historiographie romano-byzantine permettent d'admettre une dose raisonnable de probabilité en faveur de la présence, dans la région de la Mer d'Azov, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, de populations non pas hongroises mais destinées à donner naissance, par un processus millénaire de mélange entre tribus turques et non turques, au futur peuple hongrois. Aussi le plus conforme à la réalité, vers ce cinquième siècle, est-il d'imaginer une sorte de confédération de tribus ayant ou non appartenu à l'empire des Huns et dont certaines, comme les Aškal, ont passé ou vont passer le Caucase, tandis

(1) JORDANES, *Getica*, XXVIII.

(2) PROCOPE, *Guerres*, VII, 14.29.

(3) G. VERNADSKIJ, *The Spali of Jordanes and the Spori of Procopius*, Byzantion XIII, 1938, 263-266.

(4) H. GRÉGOIRE, *L'habitat « primitif » des Magyars et les Sabartoi-asphaloi*, Byzantion, XIII, 1938, p. 276.

(5) Cf. le bourg d'Askale, à quelques kilomètres d'Erzurum.

(6) CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, chap. XXXVIII, 25-30, Éd. Moravcsik-Jenkins, pp. 170-172.

que les autres, parmi lesquelles celle des Onogurs, auraient continué à sillonner les plaines de la Russie du Sud-Ouest⁽¹⁾. Parmi ces populations que les Byzantins confondent à plaisir sous le nom de Huns, les efforts de christianisation se font rapidement jour à partir des cités grecques de la côte : c'est au iv^e siècle que Bosporos (Kertch) devient évêché, tandis que Phanagoreia (Taman) le devient au vi^e⁽²⁾. Dès lors, les récits de conversions parmi les « Huns » se font nombreux, et tout particulièrement sous le règne de Justinien I^{er} (527-565). C'est au cours de la première année de règne de cet empereur, donc en 527-528, que se passe une curieuse histoire que nous raconte Théophane⁽³⁾ : un « prince des Huns », nommé Gordas, qui avait été baptisé à Constantinople et avait voulu convertir de force ses sujets des environs de Bosporos, aurait été remplacé par son propre frère, Mouageris, resté païen, qui se serait emparé de la ville de Bosporos, contraignant Justinien à envoyer sur les lieux une expédition qui seule put chasser les « Huns » de la cité. Il semble très probable que cet épisode concerne les Onogurs et il est même possible que le nom de Mouagéris soit le plus ancien témoignage byzantin du nom des Magyars⁽⁴⁾. Plus tard, sous le règne d'Héraclius (610-641), le « Breviarium » du Patriarche Nicéphore nous fait assister à un baptême massif de « huns » sans doute à identifier avec les Bulgares de cette « Grande Bulgarie » que mentionne Théophane et dont on sait les rapports constants avec les Onogurs⁽⁵⁾. Comme le montre Gy. MORAVCSIK, cette conversion avait des dessous politiques, Byzance escomptant trouver chez ces Bulgares un appui contre le danger avare particulièrement menaçant, les « Bulgares » ayant d'ailleurs un ennemi en commun avec les Byzantins : les Turcs qui s'étaient emparés de Bosporos en 576⁽⁶⁾. Donc, par l'intermédiaire des Bulgares, les Onogurs

(1) H. GRÉGOIRE, *loc. cit.*, p. 276.

(2) Gy. MORAVCSIK, *Bizánc és a Magyarság*, p. 32-33.

(3) THÉOPHANE, Éd. De Boor, I, Leipzig, 1883, pp. 175-176. MALALAS (Éd. de Bonn, p. 432,12), donne la forme Mougél, tandis que Kedrenos (Éd. de Bonn, I, 644, 23) donne à l'accusatif la forme Mouagéren (manuscrit : Moagéran).

(4) Gy. MORAVCSIK, *op. cit.*, p. 34. Cf. aussi du même auteur : Muágerisz király (Magyar Nyelv, XXIII, 1927, pp. 258-271).

(5) Nicephori archiepiscopi constantinopolitani opuscula historica, Éd. De Boor, Leipzig, 1880, p. 24.

(6) *Bizánc és a Magyarság*, p. 35.

avaient dès lors quelque connaissance de la religion chrétienne. Mais il serait hâtif de parler de conversion en ce qui les concerne : une liste épiscopale datant de la moitié du VIII^e siècle et reflétant la situation en Russie du sud après la conquête Khazare⁽¹⁾ mentionne, parmi les sept suffragants du métropolitain de Doros (Mancup) les évêques des Huns et des Onogurs, pour lesquels aucun nom de siège n'est mentionné, ce qui tend à prouver qu'il s'agit là d'évêchés-missionnaires, comme il en existe dans les régions où la conversion n'est qu'ébauchée. Quoi qu'il en soit, une très importante conclusion s'impose ; bien avant la conquête de leur patrie européenne, des éléments constitutifs du peuple hongrois étaient entrés en relations avec le clergé byzantin. La chose devient particulièrement sensible lorsqu'on étudie la légende des saints Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves. La Vie de Constantin-Cyrille raconte comment le Saint, qui revenait vers Cherson après la conversion d'un chef khazare, et lequel, achevait en cours de route « la prière de la première heure », fut surpris par un parti de Hongrois qui l'assaillirent « en hurlant comme des loups ». Mais Cyrille continua imperturbablement sa prière et les Hongrois, subjugués par cette attitude, le laissèrent librement repartir, ainsi que ses compagnons⁽²⁾. Cet épisode, si vivant, peut être daté de l'année 861⁽³⁾. Il trouve son complément naturel dans un autre épisode, cette fois relatif au frère de Cyrille, Méthode. Selon ce texte, lorsque le « roi des Hongrois » arriva dans la région du Danube, il exprima le désir de rencontrer Méthode, lequel malgré les craintes de son entourage, se rendit auprès du prince qui l'accueillit avec honneur et, après avoir longuement parlé avec lui, le congédia en lui recommandant de ne pas l'oublier dans ses prières. Comme nous avons gardé le souvenir d'un raid hongrois sur les frontières franques en 881 et comme c'est cette même année que Méthode reprit le chemin de Constantinople, il est probable aussi que c'est là

(1) KONIDARIS, *Αἱ Μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου καὶ ἡ « τάξις » αὐτῶν*. (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie, XIII, Athènes, 1934, pp. 87-103), p. 100.

(2) F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle* (Paris, 1926), pp. 138 ss.

(3) Gy. MORAVCSIK, *A Kyrillos-legenda magyar vonatkozású epizódjához* (Ethnographia, XXXIX, 1928, pp. 108-109). Cf. aussi Bizánc és a Magyarság, p. 37.

l'époque de la rencontre mentionnée⁽¹⁾. Ces deux récits permettent en tout cas de déceler une évolution vers une familiarité plus grande avec la religion chrétienne, étant bien entendu que les Hongrois restent païens dans leur immense majorité, comme le prouvent les trouvailles archéologiques et aussi le témoignage de l'empereur Léon VI qui, dans sa *Tactique*, écrite entre 904 et 912, oppose constamment les Hongrois païens aux Bulgares christianisés⁽²⁾.

Le moment est donc venu de se demander quels renseignements les Byzantins ont pu nous laisser sur la situation économique, sociale et politique de ce peuple avec lequel ils avaient des relations de plus en plus précises. Cela revient à interroger, une fois de plus après tant d'autres, le plus important texte grec relatif aux Hongrois : le chapitre XXXVIII du « *De Administrando Imperio* » de Constantin Porphyrogénète. Faisons tout d'abord un sommaire de ce que nous apprend le savant empereur. Il indique en premier lieu que les Turcs (Hongrois) habitaient jadis près de la Khazarie, dans une région nommée Levedia, du nom de leur premier « voevodos », Levedias. Constantin ajoute que ce titre de voevodos, attribué à Levedias en raison de sa valeur, s'est ensuite transmis à ses successeurs, mais qu'il n'implique aucun caractère « princier », car « les Turcs étaient divisés en sept tribus mais n'avaient jamais eu aucun prince, ni indigène ni étranger, qui les dominât ; mais il y avait parmi eux des « voevodoi » dont le premier fut le susdit Levedias⁽³⁾ ». Du reste, ils ne portaient pas à ce moment le nom de « Turcs », mais celui de « Sabartoi asphaloi », pour une raison que le Porphyrogénète ignore⁽⁴⁾. Quant à la région de Levedia, il la situe en indiquant qu'elle est traversée par une rivière nommée Chidmas ou Chingilous⁽⁵⁾. Dans ce pays, ils auraient vécu trois ans avec les Khazares dont ils auraient été les

(1) Gy. MORAVCSIK, *op. cit.* p. 38, envisage comme possible, sans plus, l'identification du « roi » en question avec Árpád. Sur les raids hongrois, cf. les « *Annales d'Admont* », ap. E. KLEBEL, « Eine neue aufgefundene Salzburger Geschichtsquelle » (*Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde*, 1921) et MACARTNEY, *op. cit.* p. 76.

(2) LÉON LE SAGE, *Tactique*, § 40-42 (MORAVCSIK, *La Tactique de Léon le Sage...*, pp. 171-172).

(3) Constantin PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, Éd. Moravcsik-Jenkins, p. 170, 10-13.

(4) *Op. cit.* p. 170, 9-10.

(5) *Op. cit.* p. 170, 7-9.

alliés constants dans leurs guerres, si bien que le Khagan des Khazares aurait donné en mariage à Levedias une noble dame de sa race afin de mieux sceller l'alliance. Levedias, du reste, n'en aurait eu aucune descendance⁽¹⁾. Cet état de choses fut troublé lorsque les Petchénègues, ou du moins ceux d'entre eux (les futurs habitants des provinces de Iabdierti, Kouartzitzour et Chabouxyngyla) qui portaient le nom honorifique de Kangar, vaincus par les Khazares qu'ils avaient attaqués, se déversèrent dans la région habitée par les « Turcs » qu'ils vainquirent⁽²⁾ et firent éclater en deux groupes, les uns, portant encore du temps de Constantin le vieux nom de Sabartoi Asphaloi, allant s'établir en Perse, tandis que les autres, sous la direction de Levedias, s'établissaient à l'ouest, dans la région nommée Atelkouzou, occupée « actuellement » par les Petchénègues. C'est alors que, peu de temps après, le Khagan des Khazares aurait fait venir près de lui Levedias pour lui proposer le titre de roi, à condition de rester fidèle à la domination khazare. Mais Levedias aurait refusé et aurait proposé à sa place un autre voévode nommé Almoutzis ou, à son défaut, le fils de cet Almoutzis, Arpadis⁽³⁾. Et c'est effectivement ce dernier qui fut choisi pour prince, peu de temps avant que les Petchénègues ne renouvelassent leur attaque, chassant les « Turcs » encore plus à l'ouest où ils s'emparèrent des territoires de l'ancienne « Grande Moravie ». Constantin termine ce chapitre en précisant que « la région des Petchénègues où vivaient les Turcs à ce moment-là est appelée du nom des rivières qui s'y trouvent. Ces rivières sont les suivantes : la première est celle qu'on appelle Barouch, la seconde celle qu'on appelle Koubou, la troisième celle qu'on appelle Troullos, la quatrième celle qu'on appelle Broutos, la cinquième celle qu'on appelle Seretos⁽⁴⁾. »

Ce passage est complexe et riche en événements divers. La première question à poser est donc de savoir à quel moment il nous renvoie et sur combien de temps il s'étale. Car si, comme le veulent certains⁽⁵⁾, il ne garde le souvenir

(1) *Op. cit.* p. 170, 13-19.

(2) *Op. cit.* pp. 170-172, 19-31.

(3) *Op. cit.* p. 172, 31-53.

(4) *De Administrando Imperio*, XXXVIII, p. 174, 66-71.

(5) C'est surtout l'opinion de K. CZEGLÉDY, *A IX századi magyar történelem főbb kérdései* (Magyar Nyelv, XLI, 1945, pp. 33-55).

que d'une période relativement brève de l'histoire hongroise, nous allons bientôt nous heurter à d'insurmontables contradictions, surtout lorsqu'il nous faudra comparer les données de Constantin avec les renseignements connus par les historiens et géographes arabes. Au début du chapitre XXXVII, le Porphyrogénète nous dit qu'il y a cinquante ans que les Petchénègues, battus par les Khazares et les Uzes, ont chassé les Turcs de la région qui, encore du temps de Constantin, constitue le pays petchénègue. Or, nous savons que cette région s'étend sur les deux rives du Dniepr⁽¹⁾. Mais à quoi correspondent ces cinquante ans ? Doit-on entendre cinquante ans avant la rédaction du « De Administrando Imperio », ou bien cette phrase doit-elle être placée dans la bouche de l'informateur étranger dont l'empereur tient ces renseignements, de telle sorte qu'il faille augmenter ce délai de cinq ou dix ans et peut-être plus, le Porphyrogénète ayant pu utiliser les documents recueillis assez longtemps après en avoir eu connaissance ? De toute façon, l'ouvrage ayant nécessairement été écrit après le mois d'avril 945⁽²⁾, il semble raisonnable de reporter les événements décrits aux environs des années 880-890. Or, c'est précisément peu avant 889 qu'il faut placer le mouvement qui porta les Petchénègues de la région d'entre Oural et Volga vers la zone du Don⁽³⁾. Si donc on tient compte de la durée moyenne de la vie humaine, c'est dans une brève période allant environ de 850 à 890 qu'il faut inclure l'histoire des Hongrois en Levedia, la première attaque petchénègue et l'éclatement du peuple hongrois, sa migration partielle vers l'Atelkouzou, l'élection d'Árpád, la seconde attaque petchénègue et enfin l'installation forcée des Hongrois dans leur pays actuel. Or, cela se heurte à maintes difficultés. Tout d'abord, c'est contraire à la vraisemblance. Nous verrons que Constantin utilise ici des renseignements provenant sans doute directement d'une source hongroise. Or, peut-on concevoir qu'un informateur hongrois n'eût relaté que les événements d'une brève période,

(1) D.A.I., XXXVII, p. 168, 34-42.

(2) Le « De Administrando Imperio » est dédié à « Romain empereur ». Or, le fils de Constantin VII, Romain II, a été couronné le 6 avril 945.

(3) Cf. chronique de REGINO, année 889 (Scriptores Rerum Germanicarum, 1893), p. 132. J. DEÉR, Le problème du chapitre 38 du « De Administrando Imperio » (Mélanges Henri Grégoire IV - Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, Bruxelles, 1952, p. 94. C. A. MACARTNEY, *The Magyars in the Ninth Century*, p. 79.

sans chercher à donner aux Byzantins une idée des origines de son peuple ? N'oublions pas que le chapitre XXXVIII de « De Administrando Imperio » est intitulé « Sur la généalogie du peuple des Turcs et d'où ils proviennent ». Mais surtout, c'est la comparaison avec les sources arabes qui rend la chose impossible. K. CZEGLÉDY, qui croit que Constantin n'est guère informé sur la période antérieure à 880⁽¹⁾, met en avant une contradiction insoluble : Constantin insiste sur le fait qu'avant Arpad les Hongrois n'avaient jamais eu aucun prince. Levedias n'était que le « primus inter pares » des « voévodes » hongrois, chacun commandant sa tribu et les tribus formant une sorte de confédération fort lâche semblable à celle que Constantin décrit d'autre part à propos des Petchénègues⁽²⁾. Et cet état de choses ne s'est modifié que lors de la seconde attaque petchénègue, c'est-à-dire aux environs de 889, soit presque à la veille de la conquête du pays⁽³⁾. Au contraire, les géographes arabes Ibn Rusta et Gardizi, pour la période qui va de 870 à 889, donnent des renseignements bien différents⁽⁴⁾. Pour eux, les Hongrois sont dominés par un « roi majeur » ou Kūnda et par un « roi mineur » ou Djila⁽⁵⁾, d'ailleurs réel détenteur du pouvoir. Si nous laissons pour le moment de côté l'origine et le contenu de ces fonctions, force est de constater que, pour la même brève période, Constantin décrit une lâche confédération de tribus tandis que Ibn Rusta et Gardizi nous retracent un état monarchique déjà élaboré, car il est bien évident que c'est trop faire violence aux textes que de vouloir assimiler Levedias au Kūnda et Álmos (Almoutzis) au Djila (Gyula hongrois)⁽⁶⁾. De là à dire que les renseignements transmis

(1) K. CZEGLÉDY, *op. cit.* p. 54.

(2) De Administrando Imperio, XXXVII, p. 166, 15-24. J. DEER, *op. cit.* p. 94, rapproche aussi cet état de choses de la situation des Ogouz telle que la décrit Ibn Faḍlan (cf. ZEKI VALIDI TOGAN, Ibn Faḍlan's Reisebericht, « Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Band XXIV, n° 3 », pp. 19 ss.).

(3) J. DEER, *op. cit.* p. 94.

(4) Cf., par exemple, Kitāb al-a'lāk an-naḥḥa VII auctore Abū Ali Ahmed ibn Omar Ibn Rosteh, 2^e éd. Lugduni Batavorum, 1892, p. 142.

(5) K. CZEGLÉDY, *op. cit.* p. 54. J. DEER, *op. cit.* p. 95. Cf. tout récemment, Б. Н. Заходер : каспийский свод сведений о восточной Европе (Горган и поволжье в IX-X вв.), Moscou, 1962, pp. 227-228.

(6) J. DEER, *op. cit.* p. 96. Constantin insiste essentiellement sur le fait que Levedias n'est pas un prince, ce qu'est bien évidemment le Kūnda. De plus, connaissant l'existence du Gyula, qu'il appelle « gylas » au chapitre XL, il

par Constantin Porphyrogénète sont sans aucune valeur, il n'y a évidemment qu'un pas, que l'on peut hésiter à franchir avec CZEGLÉDY. Or, si on refuse d'adopter cette position, la contradiction en question ne peut s'expliquer que d'une seule manière : en admettant que tous les renseignements donnés par le « De Administrando Imperio » ne se rapportent pas à la même époque. C'est là le point sur lequel insiste essentiellement J. DEÉR⁽¹⁾. Et en effet, la chose paraît évidente : le texte grec est en réalité le résultat d'un amalgame et d'une contraction dans le temps, méthode commune dans les textes anciens et byzantins, le tout aboutissant à mettre sur le même plan des faits très anciens (l'histoire de Levedias et ses annexes) et des événements liés à la phase finale de la conquête nationale (élection d'Arpad et seconde attaque des Petchénègues). C'est un fait que les événements mis en relation avec la personnalité de Levedias sont marqués de maints traits archaïques, injustifiables dans les années 870-890. Tout d'abord, il est impossible que les Hongrois aient encore porté à la veille de la conquête le nom de « Sabartoi Asphaloi » que Constantin renonce à expliquer et qui, par conséquent, devait être intraduisible même pour son informateur, vers le milieu du x^e siècle. Nous avons dit que ce nom gardait le double souvenir des relations étroites des futurs Hongrois avec les Turcs Savirs, dans la région du Kouban et de la mer d'Azov⁽²⁾, et de ce peuple des Spalaei-Spali-Spori noté dans la région du Don dès le 1^{er} siècle après Jésus-Christ. Aucune autre source n'applique aux Hongrois ce nom oublié, vers la fin du ix^e siècle : si, pour Constantin, les Hongrois sont les Turcs, ils sont les Magyars pour les Arabes. Pourtant, ces derniers n'ignorent pas les « Sabartoi », mais ils les replacent beaucoup plus haut dans le temps : selon Al-Balāḍuri, qui écrit précisément vers la fin du ix^e siècle, c'est entre 750 et 760 qu'apparaît en Arménie, donc là où sont effectivement passés les Sabartoi-Asphaloi-Aškal, un peuple nommé Savrdi, dont on garde trace jusqu'au début du xi^e

serait étrange qu'il ne le mit pas en relation avec le nom d'Almos, si ce dernier l'eût été. Sur l'équivalence Djila-Gylas-Gyula, cf. J. MELICH et Gy. MORAVCSIK : A Konstantinos Porphyrogennetos-féle γυλᾶς olvasásáról (Magyar Nyelv, 1934, pp. 267-271).

(1) J. DEÉR, *op. cit.* pp. 97-99.

(2) *Ibid.* p. 97. Cf. Gy. NÉMETH : A Honfoglaló magyarság kialakulása (Budapest, 1930), p. 315 ss.

siècle⁽¹⁾. Ce peuple est évidemment le même que celui que Thomas Akruni appelle les « noirs enfants (Sevordik) de Hagar qui vivent dans la montagne »⁽²⁾. Et ces Sevordik, dont parlent bien d'autres écrivains arméniens⁽³⁾, sont à leur tour à identifier avec les « Σεβόρτιοι » que cite le même Constantin Porphyrogénète dans son « De Cerimoniis », en prenant soin de traduire ce nom par les termes de « μαῦρα παιδία », qui sont en concordance frappante avec le sens du mot arménien Sevordik⁽⁴⁾.

Il y a encore d'autres preuves du caractère ancien de cet épisode. C'est en particulier le problème des tribus hongroises. Au chapitre XXXVIII, Constantin en mentionne sept, tandis qu'au chapitre XL il en énumère huit : celle des Kavaroï, celle de Nekis (Nyék), celle de Megeris (Magyar), celle de Kourtougermatos (Kürt-Gyarmat), celle de Tarianos (Tarjan), celle de Genach (Jenö), celle de Kari (Kér) et enfin celle de Kasi (Keszi)⁽⁵⁾. Entre les deux textes une tribu est venue s'ajouter aux sept autres, et c'est précisément celle des Kavaroï, tribu khazare dont Constantin Porphyrogénète nous raconte au chapitre XXXIX la révolte contre ses frères de race et l'union postérieure avec les tribus hongroises⁽⁶⁾. Or, cet événement ne peut être postérieur à 881, car en cette

(1) AL-BALĀDURI : Kitāb futāh al-Buldān (The origins of the Islamic State), traduction Philip KHŪRI ILLI (Columbia University Studies, vol. I, New York, 1916), p. 319. J. DEÉR, *op. cit.* p. 101. MARQUARDT, Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge, pp. 36 ss.

(2) THOMAS AKRUNI, II, § 33.

(3) Cf. les références aux chroniques arméniennes données par MACARTNEY, *op. cit.* pp. 88-90.

(4) CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, « De Cerimoniis Aulæ Byzantinae », Migne, Patrologia Graeca, tome CXII, col. 1268, 21-22.

(5) On peut désormais tenir pour acquis que seules les deux premières tribus, Nyék et Magyar, sont finno-ougriennes, les autres étant d'origine turque. Rappelons à ce sujet que, selon Constantin Porphyrogénète, au moment de leur installation en Hongrie, les Hongrois parlaient à la fois le Turc et le Magyar. Il raconte en effet (De Administrando Imperio, XXXIX, p. 174, 7-9) qu'après leur révolte contre les Khazares, les Kavars sont venus se fédérer avec les « Turcs », « à la suite de quoi ils enseignèrent la langue des Khazares aux turcs eux-mêmes, si bien qu'encore à l'heure actuelle ils parlent cet idiome ; mais ils parlent aussi l'autre langue des Turcs ». Il semble résulter de ce texte que vers le début du x^e siècle la langue hongroise était encore minoritaire, ce qui s'explique si l'on songe à la supériorité numérique des tribus turques. A ce propos, cf. Erik MOLNÁR : A Magyar Nép Östörténete (Budapest, 1954), pp. 167-168.

(6) D.A.I., XXXIX, p. 175, 1-14.

année les Kavars combattaient déjà aux côtés des Hongrois dans la région de Vienne⁽¹⁾. Par conséquent, l'état de choses retracé au chapitre XXXVIII ne peut qu'être antérieur aux années 880. Par suite, il faut admettre que Constantin a mêlé deux époques fort différentes et qu'il a confondu les détails relatifs aux Sabartoi Asphaloi et à Levedias, leur contemporain, avec les renseignements concernant la période « turque » immédiatement antérieure à celle d'Arpád⁽²⁾. Il convient donc de se demander maintenant, avec J. Déer, à quelle époque doit être placée l'histoire semi-mythique de Levedias. L'élément essentiel de datation réside dans l'« atmosphère khazare » de l'épisode en question. Toute l'histoire de Levedias prouve l'effort des Khazares pour faire des Hongrois un peuple auxiliaire, grâce à l'installation à leur tête d'une classe dirigeante dont Levedias est le prototype. Or, la suprématie khazare commence avec la chute de l'empire Onogur-Bulgare, qui date de 650⁽³⁾. Il est tentant de mettre en relation avec cette chute l'éclatement de la nation hongroise et l'histoire des Sabartoi Asphaloi. Certes, le Porphyrogénète affirme que les Hongrois dépendaient des Khazares dès avant cet éclatement⁽⁴⁾, mais il est bon d'observer la façon curieuse dont Constantin conduit ici son exposé. Après un passage relatif à l'alliance matrimoniale entre Levedias et une princesse khazare (XXXVIII, 14-19, p. 170), vient l'épisode racontant la lutte entre les Khazares et les Petchénègues, la défaite de ces derniers et leur poussée aboutissant à l'éclatement de la nation « turque » (XXXVIII, 19-31), puis le passage racontant la convocation de Levedias par le Khagan des Khazares et la proposition qui lui est faite de prendre le titre princier (XXXVIII, 31-46). Manifestement, l'épisode central vient interrompre le déroulement d'un récit cohérent : le Khagan, après avoir essayé de dominer indirectement les Hongrois, que l'histoire de l'alliance matrimoniale soit réelle ou symbolique, en vient logiquement à une intervention plus directe consistant à « corseter » ce

(1) Annales Juvavenses Maximi, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, XXX/2, p. 741. Cf., DEER, *op. cit.* p. 97-98.

(2) DEER, *op. cit.* p. 100-101. Nous verrons que Constantin confond même probablement trois époques, un troisième épisode central devant être mis en relation avec le personnage d'Almoutzis (Almos).

(3) Gy. MORAVCSIK, Zur Geschichte der Onoguren, Ungarische Jahrbücher, X, 1930, p. 53 ss.

(4) D.A.I. XXXVIII, p. 170, 13-19.

peuple semi-nomade dans une organisation politique à sa dévotion. Cet exposé n'implique donc aucune antériorité du passage I par rapport au passage II qui n'intervient dans le récit qu'à titre d'excursus⁽¹⁾. D'ailleurs, ce passage est suspect à priori, puisqu'il fait intervenir les Petchénègues dans une région que, nous l'avons vu, ils n'ont pu atteindre qu'après 880. Un exposé contenant une telle confusion peut donc aussi très bien avoir été placé à contre-temps. D'autre part, quand il mentionne pour la première fois la dépendance des « Turcs » par rapport aux Khazares, Constantin précise que ces Turcs sont divisés en sept tribus⁽²⁾. Si l'émigration des Sabartoi Asphaloi était intervenue après la mainmise khazare, on comprend mal comment on pourrait retrouver les tribus au nombre de huit après l'adjonction des Kavars, l'auteur ne mentionnant nulle part que d'autres éléments soient venus entre temps remplacer la fraction arrachée au tronc commun⁽³⁾. Il semble beaucoup plus logique d'admettre que les Hongrois se sont trouvés divisés en sept tribus après l'élimination des Sabartoi Asphaloi et sont restés ensuite ainsi répartis jusqu'à la veille de la conquête du pays. Par conséquent, il y a de fortes probabilités pour que le passage relatif à l'éclatement du peuple hongrois reporte à une époque antérieure à la domination khazare. Certes, nous avons dit que Balāduri mentionne l'apparition en Arménie des Savrdi vers 750-760. Mais rien n'interdit d'intercaler une période relativement longue entre la dispersion des Sabartoi Asphaloi et leur arrivée dans la vallée de la Koura. Maintenant, placez-vous cet éclatement au moment de la chute de l'empire hunnique, c'est-à-dire dans la seconde moitié du cinquième siècle, ou bien lors de la dissolution de l'empire Onogur, soit après 650 ? Certes, nous avons dit comment les Onogurs, à la demande de Byzance, avaient été attaquer les Lazes, peu après 463. Mais si cet épisode prouve la présence d'éléments proto-hongrois dans la région caucasienne à cette haute époque, il ne se rapporte qu'à une expédition militaire, donc éphémère, et n'implique nullement un établissement

(1) Le caractère mythique du récit suffit à rendre compte de l'histoire de Levedias ne pouvant avoir d'enfant. La tentative de Macartney pour distinguer deux versions d'origine différente de cette histoire, et qui repose sur le préjugé d'une source slave, ne semble pas devoir être renouvelée (*op. cit.* pp. 96-97).

(2) XXXVIII, p. 170, 10-11.

(3) XL, p. 175, 3-6.

définitif sur le versant méridional de la chaîne. Comme, d'autre part, l'écoulement de trois siècles entre l'isolement des Sabartoi Asphaloi et leur apparition en Arménie est tout de même fort improbable, c'est bien la chute de l'empire Onogur-Bulgare et l'instauration de la puissance khazare à sa place qui semble le moment le plus plausible. En conséquence donc, l'époque à laquelle nous reporte vraisemblablement l'histoire de Levedias est antérieure d'au moins deux siècles à celle d'Árpád et peut être située aux environs des années 650-700.

Cela posé, il peut sembler simple d'attribuer à l'époque de Levedias l'apparition d'une fédération tribale et à celle d'Árpád l'instauration d'une structure déjà quasiment monarchique. Ce serait donc, comme l'affirme le récit du *De Administrando Imperio*, à la veille même de l'entrée en Hongrie que cette importante transformation serait intervenue⁽¹⁾. Or, les particularités de cette structure politique nouvelle rendent la chose peu plausible. En effet, elles dénotent une très profonde influence khazare et obligent donc à placer cette réorganisation à un moment où cette influence était encore très puissante dans le sud-ouest de la plaine russe. Cette influence tient essentiellement dans la division du pouvoir politique entre plusieurs personnages : au chapitre XL⁽²⁾, Constantin nous dit en effet que les Hongrois sont dominés d'une part par un prince de la famille arpadienne, puis en ordre décroissant par deux autres dignitaires, le Gylas et le Karchas. Certes, on a pu douter de l'origine khazare de cette tripartition car Ibn Rusta comme Gardizi parlent seulement, aussi bien à propos des Khazares qu'en ce qui concerne les Hongrois, d'une double monarchie⁽³⁾. Mais il est notable qu'Ibn Faqlān mentionne au contraire trois dignitaires à la tête de l'État khazare : le Khagan, le Khagan-beg ou Šad et le Kündü-khagan⁽⁴⁾. Ces trois dignités correspondent donc parfaitement chez les Hongrois au prince arpadien, au Gylas et au Karchas⁽⁵⁾. En décalquant sur les

(1) Constantin (XXXVIII, p. 172, 55-56) déclare que l'attaque petchénegue s'est produite « quelque temps après » l'élection d'Árpád.

(2) P. 178, 47-52.

(3) J. DEÉR, *op. cit.* pp. 117-118.

(4) ZEKI VALIDI TOGAN, *op. cit.* p. 99. B. N. ZAKHODER, *op. cit.* pp. 226-228.

(5) DEÉR, *op. cit.* p. 118, qui note au surplus que les auteurs arabes attribuent aussi bien à Álmos qu'à Árpád le titre de Kündü. Or c'est un usage répandu chez les populations turques que de donner aux chefs de tribus vassales

Hongrois leur propre organisation politique, les Khazares ont donc voulu, comme tout le texte grec le laisse pressentir, mettre sur pied une classe dominante qui leur assurât l'obéissance de ce peuple : il est remarquable que lorsque le khagan propose à Levedias la dignité princière, il lui déclare qu'il l'a fait appeler « afin de le porter à la tête de son peuple et en sorte qu'il obéisse à ses instructions et à ses ordres »⁽¹⁾. Ajoutons, à titre de confirmation, que, selon Ibn Rusta, lorsque le prince des Hongrois part en expédition guerrière, il le fait à la tête de 20.000 cavaliers, ce qui correspond exactement à deux corps de cavalerie (tömén) dans l'armée khazare⁽²⁾. Certes, il convient de ne pas exagérer outre-mesure cette influence khazare : il est remarquable que les Khazares n'imposent pas aux Hongrois un prince étranger à leur race : les noms de Levedias et d'Álmos ne sont pas turcs et le second est nettement finno-ougrien, tandis que le nom turc d'Árpád possède un suffixe lui-aussi finno-ougrien⁽³⁾. Mais cette influence n'en reste pas moins indéniable et ne saurait s'expliquer que dans l'hypothèse d'un contact direct avec un empire khazare encore capable de s'imposer. Or, d'une part, le contact est rompu après 880, car le bon accueil fait par les Hongrois aux Kavars révoltés marque la fin de leurs bonnes relations avec les Khazares : Constantin le signale implicitement car, parlant de l'échec de la révolte kavare, il déclare que ce peuple « s'enfuit et alla s'établir aux côtés des Turcs »⁽⁴⁾, ce qui exclut le contact direct. D'autre part, il est connu que c'est après 840 que commence le déclin de l'empire khazare⁽⁵⁾. C'est donc avant cette date approximative qu'il convient de placer cette réorganisation politique tellement marquée par l'influence des Khazares, d'autant plus que l'archéologie montre de son côté un appauvrissement notable des influences khazares dans l'orfèvrerie des tombes hongroises tardives de la région Don-Donetz⁽⁶⁾.

le nom porté chez eux par leur troisième dignitaire : c'est ainsi que les Turcs orientaux attribuent aux rois de Karašar, Kuča et Khotan le titre de Yabgou, équivalent du Kündü et du Karchas.

(1) D.A.I., XXXVIII, p. 172, 36-39.

(2) Erik MOLNÁR, *A Magyar Nép őstörténete*, pp. 164-165.

(3) DEÉR, *op. cit.* p. 120.

(4) D.A.I. XXXIX, p. 174, 5-6.

(5) MARQUARDT, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 162. DEÉR, *op. cit.* p. 114.

(6) Nándor FETTICH, *A honfoglaló magyarság fémművészete*, Budapest, 1935, p. 74.

Ajoutons enfin que si l'alliance hungaro-khazare devait être placée aux environs de 880, elle serait, comme Constantin le laisse entendre, dirigée contre les Petchénègues et qu'on voit mal l'intérêt qu'auraient alors eu les Khazares à empêcher ce dernier peuple d'émigrer vers l'ouest, ce qu'ils ne pouvaient au contraire que souhaiter⁽¹⁾. Par conséquent, il se révèle impossible de situer à l'époque d'Árpád l'organisation monarchique du peuple hongrois. C'est bien plutôt à celle d'Álmos, probablement entre 830 et 840, qu'il faut la reporter, ce qui montre en définitive comment le chapitre XXXVIII du « De Administrando Imperio » est le résultat d'une confusion entre trois périodes bien distinctes de l'histoire hongroise⁽²⁾. Observons d'ailleurs que certaines sources confirment cette remontée dans le temps : les écrivains qui ont utilisé dans leurs œuvres la Geste primitive des Hongrois, probablement écrite au XI^e siècle et aujourd'hui perdue⁽³⁾, c'est-à-dire la Geste du Notaire Anonyme (Maître P.) et les chroniques courtes de Zagreb et de Nagyvárad d'une part⁽⁴⁾, et la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines d'autre part⁽⁵⁾, rattachent tous, à l'exception de Simon de Kéza⁽⁶⁾ l'élection princière à la personne d'Álmos et non à celle d'Árpád. Il est donc vraisemblable que nous trouvons ici l'écho d'une contestation historique. Et cette contestation est tellement réelle que même les milieux les plus favorables à Árpád, comme Simon de Kéza, mentionnent la célèbre légende de l'oiseau Turul en liaison avec Álmos et non avec leur héros⁽⁷⁾. Or, l'existence d'une telle contestation chez les Hongrois eux-mêmes est fort importante, car elle explique aisément la confusion Levedias-Almoutzis-Árpádis dont Constantin Porphyrogénète a pu trouver les éléments dans le récit de son informateur lui-même.

(1) DÉER, *op. cit.* p. 116. Il est significatif, comme le fait ici remarquer J. Déer, qu'au chapitre XXXVII, Constantin Porphyrogénète mentionne l'alliance des Khazares et des Uzès, et non des Khazares et des Hongrois.

(2) DÉER, *op. cit.* pp. 114-115.

(3) DÉER, *op. cit.* p. 107. J. DÉER, *Quis fuerit fons primigenius gestarum chronicarumque Hungaricarum ?* (SZENTPÉTERY, *Scriptores Rerum Hungaricarum*, I, pp. 3-11.)

(4) DÉER, *op. cit.* p. 107.

(5) *Ibid.* p. 109-110. Cf. Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines dans « *Monumenta Germaniae Scriptores*, XXIII, p. 748, à l'année 893.

(6) DÉER, *op. cit.* p. 109.

(7) *Ibidem*, pp. 110. Il est visible que la formule de Simon de Kéza « Árpád filius Almi filii Elad » constitue une tentative pour concilier généalogiquement les traditions divergentes dans le cadre de la légitimité árpádienne (*Gesta Hungarorum*, II, 2).

Or, il n'est qu'une seule catégorie d'informateurs qui ait pu se sentir tenue de se faire l'écho des divergences traditionnelles : les Hongrois. En effet, qu'importerait à un étranger ? Les querelles dynastiques le laisseraient très certainement indifférent. Cette impression est d'ailleurs confirmée par des éléments plus positifs : dans le récit du chapitre XXXVIII, un certain nombre de détails ne peuvent guère avoir été transmis par d'autres que des Hongrois : telle est la mention de l'ancien nom de Sabartoi Asphaloi⁽¹⁾, le récit de l'éclatement de la nation hongroise, et peut-être surtout, à la fin du chapitre, le passage indiquant que les Hongrois occidentaux n'ont jamais perdu le contact avec les Sabartoi de Perse et leur envoient périodiquement des messagers⁽²⁾. Ce dernier trait, dans son extrême particularité, révèle évidemment l'origine hongroise de ces renseignements⁽³⁾. Pourtant, beaucoup de chercheurs se sont refusés à admettre cette origine, ou bien ne veulent pas admettre que le récit du Porphyrogénète procède uniquement d'une source hongroise. La vieille hypothèse d'une transmission par l'intermédiaire d'un informateur slave, fondée sur les termes indubitablement slaves, comme voévodos ou zakanon, employés dans ce texte par le Porphyrogénète, est actuellement unanimement rejetée⁽⁴⁾. Quant à penser à un intermédiaire khazare⁽⁵⁾, la chose est elle aussi difficile : il suffit de penser que Constantin Porphyrogénète dit fort peu de choses sur les Khazares eux-mêmes, et il serait bien extraordinaire qu'un intermédiaire khazare fût venu tout spécialement pour l'instruire uniquement des relations de son peuple

(1) DEÉR, *op. cit.*, p. 105.

(2) *Id. Ibid.* C. A. MACARTNEY prétend même aller plus loin et voir là une information en provenance des Sabartoi Asphaloi (The Magyars in the Ninth Century, p. 100) sous prétexte que le récit, qui ignore l'importante guerre byzantino-bulgare de 895, fait un sort bien large aux détails concernant ce peuple. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un hongrois « occidental » ait cherché à montrer l'importance de sa race en signalant la présence aux deux bouts de l'Europe.

(3) D.A.I. XXXVIII, pp. 172-174, 61-65.

(4) Gy. MORAVCSIK, A Magyar történet bizánci forrásai, pp. 155-156, et sa recension du livre de MACARTNEY (Byzantinische Zeitschrift, XXXIII, 1933, p. 385).

(5) L'idée en a été lancée par H. MARCZALI (A Magyar történet külfői az Árpádok korában, Budapest, 1880) qui, ne voyant pas le laps de temps qui sépare l'histoire de Levedias de celle d'Árpád, a besoin de cet intermédiaire khazare pour expliquer les traits spécifiquement khazares du récit. Cf. DEÉR, *op. cit.* p. 103-104.

avec les Hongrois, en omettant systématiquement tout développement sur sa propre nation⁽¹⁾. Il reste que, pour beaucoup, les informations constituant le chapitre XXXVIII proviennent de plusieurs sources. L'idée de Macartney selon laquelle ce texte résulterait de la combinaison d'une source slave impartiale et d'une source hongroise plus précise et plus vivante⁽²⁾, ne peut guère être retenue⁽³⁾. Macartney montre d'ailleurs lui-même que la présence dans le texte de mots comme voévodos et zakanon n'est guère étonnante, ces mots appartenant au vocabulaire de Constantin lui-même⁽⁴⁾. De même, le mélange d'éléments hongrois et khazares est peu probable, et cela pour une raison qui tient à la méthode de travail du Porphyrogénète, qui a pour habitude de mettre les renseignements obtenus bout à bout, sans jamais en faire la synthèse. On sait en effet que chaque information recueillie débute dans le texte par la formule « $\delta\tau\iota$ » ou « $\iota\sigma\tau\acute{\epsilon}\omicron\nu\ \delta\tau\iota$ ». Or, il est remarquable que, à part l'extrême fin du chapitre XXXVIII, manifestement indépendante du reste, le texte ne comporte qu'une seule fois cette formule, en son début⁽⁵⁾. Il est donc hautement probable que les renseignements qui y sont rapportés proviennent d'un seul informateur, dont Constantin s'est contenté de mettre le récit en forme, sans le mélanger à aucun autre élément. Il est donc raisonnable de conclure que la source est unique, et que cette source est hongroise⁽⁶⁾.

Mais le texte grec ne permet-il pas de préciser davantage l'origine de ces renseignements ? Il est à remarquer qu'Arpád est le seul des chefs « barbares » mentionnés dans le *De Administrando Imperio* pour qui Constantin se préoccupe d'indiquer une généalogie⁽⁷⁾. Cela donne donc à penser que ses informateurs étaient bien au courant des faits relatifs à la famille régnante. Or, qui l'aurait mieux été que ces membres de l'aristocratie hongroise dont Constantin Porphyrogénète nous raconte d'autre part⁽⁸⁾ la visite dans la capitale

(1) *Ibid.* p. 105.

(2) MACARTNEY, *op. cit.* pp. 98-100.

(3) MORAVCSIK, *Byzantinische Zeitschrift*, XXXIII, 1933, p. 385.

(4) MACARTNEY, *op. cit.* p. 100, note 2, qui renvoie à l'emploi de « *ta zakana* », toujours à propos des Petchénègues, au chapitre VIII (p. 56, 16-17).

(5) DEÉR, *op. cit.* p. 106.

(6) Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, sub Konstantinos Porphyrogenetos.

(7) Gy. MORAVCSIK, *Bizánc és a Magyarság*, pp. 47-48.

(8) D.A.I. XL, p. 178, 63-68.

byzantine ? L'empereur rapporte en effet que l'arrière-petit-fils d'Árpád, Termatzous (Termács) est venu « récemment » (ἀρτίως) et « en ami » (φίλος) à Constantinople, en compagnie de Boulzous (Bulcsu), « le troisième prince et le karchas de Turquie ». Il va de soi que cette visite, précédant de peu la rédaction de cette partie du *De Administrando Imperio*, et pouvant par conséquent être datée des environs de l'année 948, devait être particulièrement fraîche dans la mémoire de l'auteur. L'attribution des renseignements du chapitre XXXVIII à ces deux nobles hongrois peut donc être considérée comme une quasi-évidence⁽¹⁾. Du reste, le fait que ces renseignements proviennent de milieux touchant de près à la famille princière explique pourquoi le récit de Constantin prend le parti d'Árpád, au détriment d'Álmos, lorsqu'il s'agit de l'élection du premier prince hongrois⁽²⁾.

Il reste un problème, le plus irritant de tous, et celui qui a donné lieu aux plus interminables contestations. Il s'agit de la détermination géographique des déplacements hongrois, tels qu'ils sont rapportés dans le *De Administrando Imperio*. Le plus ancien habitat des Hongrois qui soit connu de Constantin Porphyrogénète est celui qu'il nomme Levedia, du nom, dit-il, de leur premier voévode, Levedias⁽³⁾. Dans cette région coule une rivière qu'on appelle Chidmas, ou encore Chingilous. De plus, le pays en question est « proche de la Khazarie ». Or, au chapitre XXXVII⁽⁴⁾, l'auteur indique que les Petchénègues, battus par la coalition des Khazares et des Uzes, « atteignirent le pays qu'ils possèdent aujourd'hui et y trouvèrent les Turcs qui y habitaient, puis les défirent dans une bataille, les poursuivirent et les chassèrent ». Cet épisode est repris au chapitre XXXVIII (19-31), mais illégitimement mêlé, comme nous l'avons vu, avec la vieille histoire des Sabartoi Asphaloi. Nul doute que ce pays que les Petchénègues « possèdent aujourd'hui » ne soit le pays de Levedia, où Constantin vient de nous dire que les Hongrois habitaient à cette époque. Or l'adverbe actuellement (σήμερον) se rapporte au milieu du x^e siècle, moment où la limite orientale

(1) J. B. BURY : The treatise « De Administrando Imperio » (Byzantinische Zeitschrift, XV, 1906).

(2) J. DEÉR, *op. cit.* pp. 109-110.

(3) D.A.I. XXXVIII, p. 170, 4-5. MACARTNEY montre (*op. cit.* p. 93) comment une relation arbitraire a pu être établie entre le nom de personne Eleud-Levedias et le terme de Levedia.

(4) D.A.I. XXXVII, p. 166, 5-12.

du pays petchénegue peut être placée sur le cours du Don, au rapport de Constantin Porphyrogénète lui-même⁽¹⁾ comme à celui d'Ibn Rusta qui insiste sur la relative proximité des pays slaves par rapport aux Hongrois⁽²⁾. Or, cette mention des Slaves n'est pas sans importance. Il est absolument impossible de comprendre comment l'état russe de Kiev, visé par Ibn Rusta, aurait pu être en relation avec un peuple vivant dans la région du Kouban, alors que le géographe omet, au contraire, de signaler toute relation entre Slaves et Khazares⁽³⁾. Il devient donc nécessaire de placer le Levedia beaucoup plus à l'ouest. Peut-on préciser ? C'est la toponymie qui nous y aidera. Or, nous y retrouvons aussitôt l'influence slave : le terme même de Levedia est très certainement d'origine grecque (livadion, que l'on trouve chez Plutarque et Strabon), mais est passé du Grec dans la langue slave avec le sens de « pays marécageux »⁽⁴⁾. Or, Ibn Rusta décrit l'habitat des Hongrois vers le début du ix^e siècle d'une façon particulièrement adaptée à ce terme : « Le pays des Magyars », dit-il, « contient beaucoup d'arbres, quantité d'eau, leur sol est humide et ils possèdent de nombreux champs »⁽⁵⁾. Si l'on songe que le chroniqueur Regino, pour l'année 889, signale que les Hongrois habitaient alors « les marais que le Tanaïs (Don), en s'épanchant, étend à l'infini »⁽⁶⁾, on se rend compte que les trois descriptions s'appliquent presque certainement à la même région, et que cette région ne peut être que la vallée inférieure du Don, célèbre dès l'Antiquité pour son humidité, sa fertilité et ses marécages. Bien plus, le Levedia ne peut se trouver ailleurs que sur la rive droite du fleuve : Constantin nous signale en effet qu'il est traversé par la rivière Chidmas ou Chingilous, très certainement identique au Syngolu qu'il mentionne au chapitre XLII (p. 184,

(1) D.A.I. XLII, p. 182, 21-22.

(2) MACARTNEY, *op. cit.* p. 208.

(3) *Idem, Ibid.* p. 68.

(4) *Id. ibid.* p. 92. Il est intéressant de noter que, pour Eustathe de Thessalonique, livadion est la forme employée « par la langue commune » pour leimôn, et que, dans ses commentaires sur l'Iliade, le même auteur traduit ce mot par « prairie dans laquelle coule de l'eau » (DU CANGE, *Glossarium*, sub Nom. Livadion.)

(5) MACARTNEY, *op. cit.* p. 208.

(6) « Paludes quas Tanais in sua refusione immensas porrigit », REGINO, *Scriptores Rerum Germanicarum* (1893), p. 132, à l'année 889.

58) parmi les rivières situées entre Don et Danube⁽¹⁾ et dans laquelle il faut voir soit la Moločnaja, formée du Tokmak et du Činhul, région connue à l'époque moderne sous le nom de Lepedika⁽²⁾, soit l'Ingul, entre le Dniepr et le Bug, sur lequel se trouve précisément une ville de Lebedin⁽³⁾. De toute façon, ces divers indices nous conduisent tous sur la rive droite du Don, c'est-à-dire en pleine zone de contact avec les Slaves de Kiev qui ont eu une influence modérée mais indubitable sur les Hongrois, soit dans le domaine de l'onomatistique, soit dans celui de la civilisation matérielle⁽⁴⁾. Le Levedia constitue donc ce vaste ensemble de plaines de la Russie du sud-ouest, probablement à cheval sur la limite de la steppe boisée et de la steppe proprement dite⁽⁵⁾, dans lequel nous avons vu évoluer dès au moins le cinquième siècle des tribus certainement apparentées aux futurs Hongrois. Mais alors se pose le problème le plus complexe : après avoir montré les Hongrois vivant dans la région de Levedia, Constantin nous apprend qu'attaqués par les Kangars ils ont été chassés vers l'ouest, dans la région appelée Atelkouzou « où les Petchénègues vivent aujourd'hui »⁽⁶⁾, tandis que les Sabartoi Asphaloi étaient chassés vers la Perse. Puis, après avoir relaté l'élection d'Arpád, il mentionne une seconde attaque des Petchénègues qui, cette fois, chassent les Hongrois vers la Grande Moravie, en indiquant que l'endroit où les Hongrois habitaient à ce moment (τῷ τότε καιρῷ)

(1) MACARTNEY, *op. cit.* p. 91, note 3. FEHER (Bulgarisch-Ungarische Beziehungen in den V-Xen Jahrhunderten, Keleti Szemle, XIX, n° 2, Pécs, 1921) montre d'ailleurs que ce passage du chapitre 42 semble bien procéder d'est en ouest, et comme le Syngoul est cité en premier lieu, cela lui assignerait une position proche du Don. Or, la Moločnaja est la seule rivière importante entre Don et Dniepr.

(2) JERNEY, Keleti Utazása, II, pp. 47-54. MACARTNEY, *op. cit.* p. 91.

(3) H. GRÉGOIRE, L'habitat « primitif » des Magyars et les Sabartoi-asphaloi, Byzantion XIII, 1938, p. 268.

(4) G. VERNADSKY, Studien zur ungarischen Frühgeschichte, I, Lebedia (Südosteuropäische Arbeiten, XLVII, München, 1957), met en rapport le nom de Lebedias avec le nom de Lebedj (« cygne ») très répandu chez les anciens slaves. Cf. E. MOLNÁR, A Magyar Nép Östörténete, p. 162, et M. N. ТУКХОМИРОВ, Славяне в « истории России » проф. вернадсково (вопроси истории, 1946, pp. 124-126). Il est remarquable que la méthode qui consiste à pêcher, en hiver, dans des trous pratiqués dans la glace, est une influence indéniablement kiévienne (cf. J. JANKO : A magyar halászat eredete (Zichy Jenő gróf harmadik ázsiai utazása, I köt., Budapest-Leipzig, 1900).

(5) E. MOLNÁR, *op. cit.* p. 145.

(6) XXXVIII, pp. 170-172, 26-31.

portait le nom des rivières qui y coulent, soit le Barouch, le Koubou, le Troullos, le Broutos et le Seretos⁽¹⁾. Enfin, revenant au chapitre XL sur la migration vers la plaine pannonienne, il remarque que le pays où les Hongrois vivaient auparavant (πρότερον) « est appelé suivant le nom du fleuve Etel, qui y coule, et (le mot) Kouzou »⁽²⁾. Il va de soi que, si on considère comme équivalents le « pays des cinq fleuves » et la zone de l'Etel-Kouzou, on doit faire de cette dernière une région limitrophe de la future Roumanie, sur le versant oriental des Karpathes. Mais Macartney a montré⁽³⁾ que le texte a été mal interprété : quand Constantin nomme la région où vivaient les Hongrois « au moment » (τῷ... καιρῷ) d'être chassés en Grande Moravie, il veut parler d'une phase transitoire et le texte s'applique parfaitement au versant des Karpathes. Au contraire, le pays qui est nommé d'après les mots Etel et Kouzou renvoie à une époque beaucoup plus ancienne (πρότερον) et, comme nous l'avons vu, l'attaque dont les Hongrois y furent l'objet ne pouvant provenir des Petchénegues, rien n'empêche de voir dans l'Atelkouzou la région même précédemment étudiée sous le nom de Levedia. D'ailleurs, que signifie ce nom d'Atelkouzou ? A part la Volga, qui porte couramment le nom d'Atel au Moyen Age, mais qui est ici hors de question, le seul fleuve connu sous ce nom est précisément le Don, justement ainsi appelé dans la tradition nationale hongroise⁽⁴⁾. Et quand on aura admis, ce qui semble indiscutable, que le mot « kouzou » n'est pas autre chose que le mot hongrois « köz », on attribuera sans hésiter au terme Atelkouzou la traduction de « région du Don », ce qui est d'ailleurs le sens des mots de Dentumoger ou de Dencia que les chroniqueurs hongrois appliquent à l'ancien habitat de leur peuple⁽⁵⁾. Donc, aussi bien l'étude de la structure du texte grec que celle du sens des mots amènent à poser l'équivalence Levedia = Atelkouzou⁽⁶⁾.

(1) XXXVIII, p. 174, 66-71.

(2) XL, p. 175, 16-25.

(3) MACARTNEY, *op. cit.* pp. 94-96.

(4) Simon de Kéza déclare dans sa chronique (*Gesta Hungarorum*, I, 1, éd. Endlicher, p. 87) : « ... Fluvius siquidem Don in Scicia oritur, qui ab Hungaris Etul nominatur, sed ut montes Rifeos transit diffluendo, Don est appellatus ». Pour toutes les autres références, cf. MACARTNEY, *op. cit.* p. 53.

(5) MACARTNEY, *op. cit.* p. 96. DEÉR, *op. cit.* p. 112.

(6) Dans son récent « commentaire » sur le « De Administrando Imperio », Gy. MORAVCSIK refuse cette équivalence, mais en renonçant à donner aucune

Comment donc, après cela, se faire une idée claire des migrations hongroises ? Le schéma est le suivant : les tribus proto-hongroises, vivant probablement depuis des siècles sur la rive gauche du Don, dans la région de la Mer d'Azov, ont été séparées en deux fractions, l'une passant le Caucase, l'autre se dirigeant vers l'ouest pour atteindre les plaines humides de la rive droite du Don (Levedia ou Atelkouzou), probablement à une date peu éloignée de l'an 650 qui marque l'établissement de l'empire khazare. C'est là que, après une longue période de relations étroites avec la Khazarie⁽¹⁾, ils ont été attaqués, après 889, par les Petchénègues qui, après les avoir refoulés dans la zone des Karpathes (avec pour centre la rivière Siret ou Seretos), les ont amenés à chercher refuge au-delà de la montagne, dans la plaine pannonienne.

Avec ces éléments si complexes, mais si riches, peut se clore la liste des renseignements donnés par Byzance sur la « préhistoire » hongroise. Toutes les autres notations que l'on peut trouver dans les sources byzantines, et qui peuvent parfois être antérieures au « De Administrando Imperio », appartiennent à la réalité historique le plus souvent vérifiable. Avec elles commence vraiment la période des « relations hungaro-byzantines ».

Alain DUCCELLIER.

solution définitive, « The question is still not finally solved », écrit-il (Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, Tome II, Commentary, edited by R. J. H. JENKINS, University of London, 1962, p. 148).

(1) Il semble de toute nécessité de corriger, malgré l'opinion contraire de Macartney (*op. cit.* p. 101), le passage où Constantin déclare que les Hongrois « ont vécu trois ans avec les Khazares » (XXXVIII, p. 170, 13-14. Mais la conclusion reste en gros identique, que l'on penche pour 200 ans () comme Gy. MORAVCSIK (*Byzantinoturcica*, I, p. 389) ou pour 300 comme H. GRÉGOIRE (*L'habitat primitif des Magyars et les Sabartioasphaloi*, Byzantion, XIII, 1938, p. 267).